

désorienter (y compris avec l'aide de drogues ou d'alcool), remodelant la carte urbaine par le caractère organique de celui qui ne sait pas, se laissant aspirer par l'intuition et le désir, plutôt que par l'obligation et l'utilité. Ainsi pourrait-on souhaiter passer une nuit dans une maison en démolition, ou se trimbaler en autostop dans Paris, sans destination précise, lors d'une grève des transports – juste pour ajouter un peu de confusion – ou déambuler dans les cimetières et les catacombes, errant sans but parmi les os.

En se saisissant de la géographie physique de la ville, et en la reconfigurant de *psychogéographie* – une technique qui cartographie les flux émotionnels et psychiques dans une ville plutôt que la structure rationnelle de ses rues – nous apprenons à nous faire plus sensibles à ce qui nous environne : « Le brusque changement d'ambiance dans une rue, à quelques mètres près ; la division patente d'une ville en zones de climats psychiques tranchés ; la ligne de plus forte pente sans rapport avec la dénivellation que doivent suivre les promenades qui n'ont pas de but ; le caractère prenant ou repoussant de certains lieux ;

tout cela semble être négligé³⁷. » Ainsi la géographie – la

plus concrète des propositions auxquelles nous sommes tenus – est reconfigurable et adaptable selon l'imagination.

La psychogéographie peut prendre de nombreuses formes :

il nous est possible de créer une carte alternative de la ville en fonction d'émotions spécifiques, par exemple de redessiner Paris non par arrondissements, mais selon tous les lieux où on a pleuré. Ou créer une carte psychogéographique du langage d'une ville en se laissant aller à une *dérive* d'un point A à un point B, notant chacun des mots qu'on détecte sur les murs, panneaux, parcmètres, affiches et ainsi de suite. On trouvera là un véritable trésor de langue, multiple dans ses tonalités et directions, et fait de mots subalternes auxquels on aurait à peine fait attention sinon, comme ce qui est indiqué en petits caractères sur les parcmètres.

Guy Debord parle d'un de ses amis qui a parcouru « la région de Hartz, en Allemagne, à l'aide d'un plan de la ville de Londres dont il avait suivi aveuglément les indications, *détournant* cette carte en lui assignant un usage qui ne lui était pas prévu ; elle fonctionnait encore en tant que carte, mais entraînant d'imprédictibles résultats. En prenant son inspiration chez Guy Debord, Vito Acconci inventa une performance, en 1969, qu'il intitula *Following Piece* (« L'œuvre qui suit »), dans laquelle simplement il suivait la première personne qu'il voyait, marchant quelques pas à sa suite, jusqu'à ce que la personne rentre dans un espace privé³⁸. En cartographiant la ville selon son voyeurisme, Vito Acconci appliquait le principe debordien de la *dérive*, une cartographie psychogéographique, un maillon humain de l'hypertexte.

38. On peut transposer sur le web la performance de Vito Acconci, en cliquant sur des liens aveugles jusqu'à ce qu'on tombe sur une page protégée par un mot de passe ou une erreur 404 «page not found».

Le *détournement* est une manière de se saisir d'objets existants, mots, idées, œuvres artistiques, médias, etc., et de s'en servir autrement, pour développer des expériences entièrement neuves. Guy Debord propose par exemple de prendre la *Symphonie héroïque* de Beethoven et de tout simplement la renommer *Symphonie Lénine*. Après avoir dédié sa symphonie à Napoléon quand il fut nommé Premier consul, Beethoven renia sa dédicace lorsqu'il se proclama lui-même empereur. Depuis cet instant, la symphonie ne porte plus de dédicace, et Beethoven en changea le titre, devenu : « Symphonie héroïque, composée pour célébrer la mémoire d'un grand homme ». Guy Debord, avec l'intuition de l'espace libre que cela ouvrait, prêt pour le *détournement*, décida de s'approprier cet espace libre avec son propre grand homme : Lénine.

Il existe une merveilleuse série de films de René Viénet qui, après avoir racheté les droits étrangers de navets de série B, et les a munis de sous-titres pris à la rhétorique politique : un film porno japonais sexiste est *détourné* en témoignage de protestation sur l'oppression des femmes et l'exploitation ouvrière. Pareillement, une sous-production de kung-fu dans laquelle le maître enseigne à ses disciples les secrets des arts martiaux, est sous-titrée de façon à ce que les étudiants y reçoivent les plus fines théories marxistes, et renommée *La dialectique peut-elle casser des briques?*³⁹ « Mais la plupart des films ne méritent que d'être démembrés pour composer d'autres œuvres »⁴⁰, écrit Guy Debord.

Les arts plastiques non plus ne sont pas indemnes du *détournement*. Le peintre situationniste danois Asger Jorn acheta de vieilles toiles dans des boutiques bon marché et y repeint de nouvelles images. Dans un essai intitulé *Peintures détournées*, il écrit :

Collectionneurs, musées, soyez modernes. Si vous disposez de vieilles toiles, ne soyez pas désespérés. Gardez-les en mémoire, mais détournez-les pour qu'elles correspondent à votre époque. Pourquoi rejeter l'ancien si nous pouvons le moderniser en quelques coups de pinceau ? Cela jette un peu de contemporanéité sur notre vieille culture. Soyez au goût du jour, mais en même temps avec distinction. La peinture c'est fini. Vous-même pouvez l'aider à finir. Détournez. Longue vie à la peinture.

39. [NdT] René Viénet, 1973, d'après un film chinois de Tu Kuang-Chi. Patrick Dewaere a participé au doublage.

40. Guy-Ernest Debord et Gil J. Wolman, « Mode d'emploi du détournement », *Les livres nus*, n°8, Gallimard Quarto, Paris, 1956.